

Le mariage de Grégoire de Nysse et la chronologie de sa vie

La question du mariage de saint Grégoire, frère de saint Basile et évêque de Nysse, a suscité bien des discussions. Heyns, puis Bardenhewer l'ont tranchée de façon à notre avis décisive, contre les éditeurs bénédictins, dans le sens de l'affirmation. Il reste que la question n'a jamais été l'objet d'une étude complète et que par ailleurs elle pose des questions subsidiaires qui ne sont pas sans importance. Marié, Grégoire s'est-il ou non séparé de sa femme après son élévation à l'épiscopat ? Comment, s'il était marié, concevoir le rôle qu'il a joué dans le développement du monachisme de Cappadoce ? Le progrès des études nysséennes permet aujourd'hui de reprendre l'ensemble du problème et d'y apporter quelque lumière.

En dehors du témoignage tardif de Nicéphore Calliste (*Hist. Eccl.*, XI, 29), deux textes autorisent à penser que Grégoire était marié. Le premier vient de lui-même et se trouve dans son premier ouvrage, le *Traité de la virginité*. Au chapitre III, Grégoire compare les avantages de la virginité et les inconvénients du mariage. Avant d'examiner ceux-ci, il écrit : « Plût au ciel qu'il m'eût été possible à moi aussi de posséder l'avantage d'un tel état. Je m'engagerais alors avec plus d'enthousiasme dans la tâche que j'entreprends, si je devais m'appliquer au sujet, avec l'espoir, comme dit l'Écriture, d'avoir part aux produits du labourage et du foulage¹. Mais en fait ma science des biens de la virginité est en quelque sorte stérile et inutile, comme sont les épis pour le bœuf qui tourne sur l'aire avec une muselière² ou comme l'eau qui sourd d'une fontaine inaccessible pour celui qui a soif.

« Bienheureux ceux à qui le choix du meilleur est encore possible et qui ne s'en sont pas exclus, en ayant adopté auparavant la vie commune, comme c'est notre cas à nous qui sommes séparés, comme par un gouffre de la gloire de la virginité, à laquelle ne peut désormais prétendre celui qui une fois a mis le pied dans la vie du monde. C'est pourquoi nous ne pouvons plus être que les spectateurs des biens des autres et les témoins d'une béatitude étrangère. Et s'il nous arrive d'avoir quelque

1. Citation de *I Cor.*, IX, 10. Cavarnos ne l'a pas notée dans son édition.

2. Allusion à *I Cor.*, IX, 8.

pensée droite sur la virginité, c'est qu'il en est comme des cuisiniers et des domestiques, qui procurent des joies à d'autres dans les plaisirs de la table des riches, sans avoir part eux-mêmes à rien des choses préparées.

« Combien serais-je heureux, s'il n'en était pas ainsi et si nous n'avions pas reconnu le beau par une réflexion trop tardive. Ceux-là en réalité sont dignes d'envie et sont heureux au delà de tout ce qui peut être souhaité et désiré, à qui la possibilité de jouir de ces biens n'est pas interdite. Nous, comme ceux qui, comparant leur indigence au luxe des riches, ne sont que plus affligés et attristés de leur part, plus nous connaissons la richesse de la virginité, plus l'autre vie nous paraît lamentable, car nous comprenons par la comparaison avec ce qui est meilleur, combien grands et nombreux sont les biens dont nous sommes frustrés. Et je ne parle pas seulement de ceux qui sont réservés plus tard à ceux qui ont vécu vertueusement, mais aussi de tous ceux de la vie présente » (*P.G.*, XLVI, 325 A-C; *CAVARNOS*, 256-257).

Ce texte est décisif en ce qui concerne le mariage de Grégoire. Mais il laisse ouverte la question de savoir s'il conserva sa femme après son élévation à l'épiscopat. On peut en effet le dater de façon certaine à une période antérieure à celui-ci. Grégoire y désigne Basile du titre d'*ἐπίσκοπος* (*CAVARNOS*, 249, 4). Or ceci suppose que lui-même ne l'est pas encore, c'est-à-dire que nous sommes avant 372. Mais Basile l'est déjà, c'est-à-dire que nous sommes après 370³. L'année 371 est donc certaine. C'est le moment où Basile se détache d'Eustathe de Sébaste et de son ascétisme très matériel, pour orienter le monachisme dans des voies nouvelles. Il charge alors le brillant rhéteur qu'est son jeune frère d'écrire le manifeste du mouvement, un peu comme les solitaires de Port-Royal confièrent à Pascal le soin de les défendre. Le *De Virginitate* est donc l'éloge du monachisme basilien écrit par un laïc marié.

Le texte est concluant pour montrer qu'alors au moins Grégoire n'a pas pratiqué la vie monastique. Nous savons d'ailleurs par une lettre de Basile, que celui-ci avait fait des efforts infructueux en 359, avant que Grégoire ne fût marié, pour l'y attirer (*P.G.*, XXXII, 276). Mais, en 372, Grégoire devient évêque de Nysse. Se sépara-t-il alors de sa femme ? La chose a été affirmée, sous prétexte que le célibat était alors la loi générale de l'épiscopat. Mais déjà Heyns le contestait⁴. Et en effet, il faut dire d'abord qu'à cette époque et en cette région la raison n'est pas valable. Si nombre d'évêques sont célibataires et si un courant se fait sentir en ce sens, le mariage est encore fréquent⁵. Nous nous souviendrons qu'au Concile de Nicée, la proposition faite par Osius d'imposer le célibat

3. Tillemont l'avait déjà remarqué, *Mém.*, IX, 563.

4. *Disputatio historico-theologica de G.N.*, Leyde, 1835, p. 6.

5. VACANDARD, *Celibat ecclésiastique*, D T C, II, 2073-2081.

aux évêques avait été rejetée sur l'intervention de l'évêque égyptien Paphnuce. Plus tard nous rencontrons en Égypte le cas de Synésios qui, lors de son élévation à l'épiscopat, pose comme condition à Théophile le droit de garder sa femme⁶.

En Orient la chose semble plus fréquente encore. Nous n'en citerons qu'un exemple, mais qui a pour nous une spéciale importance parce qu'il concerne le même milieu que Grégoire de Nysse, celui de Grégoire l'Ancien, évêque de Nazianze, le père de Grégoire de Nazianze. Il était marié, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat ; il continua de vivre avec sa femme Nonna et de mener une vie conjugale normale, puisque c'est durant son épiscopat qu'il eut Grégoire de Nazianze, comme celui-ci lui-même nous l'apprend⁷. Cette situation paraissait toute normale à ce dernier, qui a consacré de nombreuses épigrammes à son père et à sa mère et qui dans l'une d'elles présente celle-ci comme femme du prêtre Grégoire (*Γρηγορίου ἱερῆος ὀμόλυγα*),⁸ expression sur laquelle nous aurons à revenir⁹.

D'ailleurs le fait que Grégoire de Nysse ait gardé sa femme nous est garanti par le second témoignage que nous ayons sur son mariage, la lettre que Grégoire de Nazianze lui adresse, pour lui présenter ses condoléances lors de la mort de Théosébie. Grégoire explique qu'il avait entrepris de rendre visite à son ami « pour te témoigner mon admiration pour le courage et la philosophie dont tu as fait preuve (je l'ai appris en effet) à l'occasion du décès de notre¹⁰ sainte et bienheureuse sœur » (P.G., XXXVII, 321 B). Il continue : « Ce qui aux autres est le plus lourd dans de telles circonstances, tu l'as jugé le plus léger, à savoir qu'après avoir vécu (*συζῆσαι*) avec elle, tu l'as escortée et déposée dans les sûres demeures, comme un monceau de blé récolté en son temps, pour parler avec l'Écriture, après qu'elle eût participé aux joies de la vie et qu'elle eût échappé à ses peines par la mesure de son âge et avant qu'elle eût à te pleurer, honorée par toi des honneurs funèbres qui sont dus à de tels êtres » (321 B-C).

Grégoire aborde ensuite l'éloge de Théosébie : « Théosébie que j'appelle mienne (en effet je nomme mienne celle qui a vécu selon Dieu puisque la parenté spirituelle est plus grande que la corporelle), Théosébie, l'honneur de l'Église, la parure du Christ, le profit de notre génération, la

6. LACOMBRADÉ, *Synésios de Cyrène*, pp. 224-228.

7. GALLAY, *La vie de saint Grégoire de Nazianze*, p. 26.

8. *Épigr.*, 38, 3; WALTZ, p. 46.

9. On notera que Grégoire, énumérant dans la *Vie de Moïse* ce qui est permis à un prêtre, mais à quoi il est plus parfait de renoncer, mentionne, d'après *I Cor.*, IX, 5 le fait d'avoir une sœur (une chrétienne) comme femme. Ce texte n'est donné que par un mss. — et comme il rompt le mouvement de la pensée, j'ai cru devoir le rejeter dans mon édition (p. 94). Mais il est peut-être authentique. Il serait en ce cas l'expression très exacte de la pensée du temps, qui admet encore le mariage des clercs, mais tend à lui préférer le célibat. On comprendrait qu'il ait été supprimé à une époque où le célibat était devenu la règle.

10. Il faut lire *ἡμῶν* avec les meilleurs mss. et non *ὁμῶν* que donne Migne.

confiance des femmes ; Théosébie, la plus belle et la plus lumineuse, parmi la beauté de tant de sœurs ; Théosébie vraiment sainte (*ιεράν*) et femme de prêtre (*ιερέως σύζυγον*), égale en honneur et digne des grands mystères ; Théosébie que le temps à venir accueillera, placée sur les stèles immortelles, c'est-à-dire dans les cœurs de tous ceux qui l'ont connue et de ceux qui viendront plus tard » (321 D- 324 A).

Ce texte a été l'objet de discussions. Les éditeurs bénédictins en effet ont contesté que la Théosébie dont il était question fût la femme de Grégoire de Nysse et ont affirmé qu'il s'agissait de sa sœur. Ceci se fonde sur plusieurs arguments. Le premier est l'expression *σύζυγον*. On accorde qu'elle signifie ordinairement compagne au sens d'épouse, mais on observe qu'elle peut, plus rarement il est vrai, signifier seulement une associée. Mais une enquête dans l'œuvre de Grégoire de Nazianze montre que chez lui le mot *σύζυγος* signifie toujours époux ou épouse. Il revient souvent en ce sens dans les *Poèmes* (520 A, 1033 A). Nous avons même noté que Grégoire emploie à propos de sa mère la même expression qu'il applique à Théosébie, modifiée seulement pour des raisons métriques, *ιεργῆος ἡμόζυγια*. Il en est de même pour *συζυγία*, plus fréquent encore, avec une seule exception où Grégoire l'utilise pour exprimer l'union qui existait entre lui et Basile. On peut donc conclure avec certitude que le mot signifie ici épouse¹¹.

Une autre difficulté vient de deux épigrammes de Grégoire de Nazianze concernant la famille de Grégoire de Nysse. La première est consacrée à Emmélie, la mère de Grégoire. Grégoire de Nazianze dit d'elle : « Elle avait donné la vie à une grande et belle famille, fils et filles, mariés et non mariés. Trois d'entre eux furent des prêtres glorieux, une était la compagne d'un prêtre (*ιεργῆος σύζυγος*) » (*Épigr.*, 161 ; WALTZ, p. 81). Il est singulier de rencontrer la même expression ici que pour Théosébie. Mais la chose est plus singulière encore si l'on prend l'*Épigramme* 164, qui se présente ainsi : « Toi aussi, Théosébie, fille de l'illustre Emmélie, qui fus la compagne (*σύζυγε*) du grand Grégoire, c'est ici que tu es descendue dans la terre sacrée pour être le soutien des femmes pieuses. Quant à la vie, c'est au moment opportun que tu en as été délivrée ».

Le sens de ces textes n'est pas douteux. Parmi ses dix enfants, Emmélie a eu une fille, nommée Théosébie, qui fut compagne d'un prêtre appelé Grégoire ! Mais alors ne s'agit-il pas de la même Théosébie que dans la lettre de condoléance de Grégoire de Nazianze à Grégoire de Nysse. Et dans ce cas la Théosébie dont il était question dans cette lettre ne serait pas la femme de Grégoire de Nysse, mais sa sœur, qui aurait vécu près de lui. Il est sûr que la rencontre est étonnante. Dans les deux cas nous avons une Théosébie, compagne (*σύζυγος*) d'un prêtre Grégoire.

11. De même chez Grégoire de Nysse pour *σύζυγος* (*Vie de Moïse*, 337 A ; DANIELOU, p. 41), *ἡμόζυγος* (336 D ; 41), ou *συζυγία* (336 D ; 41).

Et pourtant malgré la ressemblance, il est certain qu'il s'agit de deux personnes différentes¹². Il y a une Théosébie, femme de Grégoire de Nysse, dont parle la lettre de condoléance de Grégoire de Nazianze. Et il y a une Théosébie, sœur de Grégoire de Nysse, et qui a été mariée à un prêtre nommé Grégoire.

On peut remarquer en effet que les noms en question, Grégoire et Théosébie, sont aussi fréquents alors que de notre temps les Jean et les Jacqueline et qu'une identité de nom est absolument insuffisante pour fonder une unité de personne. Or cette unité est impossible. Nous remarquerons ensuite que la première mention d'une sœur de Grégoire comme compagne d'un prêtre se trouve dans la première épigramme : « Une était la compagne d'un prêtre ». Or, dans ce passage, sans autre contexte, l'expression serait absolument ambiguë s'il ne s'agissait pas de l'épouse d'un prêtre. Nous ajouterons que le texte précisait un peu plus haut que, parmi les enfants d'Emmélie, les uns étaient mariés, les autres non. Le contexte ainsi oriente vers le mariage. On notera enfin que la pièce parle de « fils et de filles, mariés et non mariés ». La seconde partie se rapporte normalement à la fois aux fils et aux filles. Or les deux fils d'Emmélie pour qui la question du mariage se pose sont Grégoire de Nysse et un frère dont le nom nous est inconnu. Nous savons en effet que les trois autres, Basile, Naucratiος et Pierre de Sébaste, ont gardé la virginité. C'est donc un argument pour le mariage de Grégoire.

Ceci entraîne des conséquences importantes pour la vie de Grégoire de Nysse. En effet la lettre de condoléance de Grégoire de Nazianze est de 385. Grégoire, qui avait été empêché jusque-là de mener la vie monastique par son mariage, a pu alors l'adopter. Il y a donc une période monastique dans sa vie. Mais, à l'inverse de ce qui a été affirmé¹³, elle est à la fin et non au début. Elle remplit les dix dernières années de sa vie, de 385 à 395. Ceci correspond d'ailleurs très exactement d'abord aux commentaires mystiques de l'Écriture, qui s'échelonnent de 385 à 390 et ensuite aux traités adressés aux moines, l'*Hypotypose* en particulier, vers 392, où Grégoire, comme l'a montré Jæger¹⁴, se montre le continuateur de Basile, en complétant l'œuvre de celui-ci par une théologie mystique qui lui manquait. C'est d'ailleurs vers cette époque, en 392, peut-être, que meurt Pierre de Sébaste, qui avait succédé à Basile à la tête des monastères cappadociens et que Grégoire le remplace. Cela lui était d'autant plus aisé que le départ de Théodose à Milan l'amène à se retirer des affaires ecclésiastiques, dès lors qu'il n'est plus que

12. Voir WALTZ, *Anthologie grecque*, VI, p. 118.

13. TILLEMONT, *Mém.*, IX, 564; D.T.C., VI, 1847. Corriger en ce sens ce que je dis dans *Platonisme et théologie mystique*, 2^e éd., p. 6.

14. *Two rediscovered Works of ancient christian Literature, Gregory of Nyssa and Macarius*, pp. 19-23.

l'évêque d'un petit bourg, en proie aux vexations par son métropolitain Helladios¹⁵.

Mais nous n'avons pas encore tout dit sur le mariage de Grégoire. Reste la question de sa date. Celle-ci se situe certainement entre 359, où Basile espère encore en faire un moine, et 365, où il devient rhéteur. Un dernier élément peut-être nous permet de préciser. La question se pose en effet de savoir si Grégoire a eu des enfants. Heyns avait répondu de façon positive, en se fondant sur la *Lettre 21*, où Grégoire parle de « son fils Basile, appelé autrefois Diogène » (PASQUALI, 70, 17). Mais le contexte montre que Grégoire parle ici d'un moine, qui est son fils spirituel et qu'il envoie au sophiste Ablabius pour essayer d'attirer celui-ci à la vie monastique (71, 5-6). Basile est sans doute le nom de religion de Diogène. Tout ceci montre que la lettre est de la fin de la vie de Grégoire, à une époque où « il est père d'un grand nombre d'âmes » (*Vie de Moïse*, I, 2) et où il a le droit de parler de ses fils spirituels. Nous devons donc écarter cette lettre.

Mais il y a d'autres lettres, que Heyns ne pouvait utiliser, parce qu'à son époque on les attribuait à Basile, et que Pasquali a restituées à Grégoire. Ce sont les *Lettres 13* et *14*. Elles sont adressées à Libanios. Grégoire lui écrit pour lui recommander « son fils Cynégios » (1048 B ; PASQUALI, 42, 30). On pourrait se demander s'il ne s'agit pas ici encore d'un moine. Mais, la *Lettre 14* précise qu'il s'agit d'un jeune homme, qui fait ses études et que Grégoire craint de voir la proie de la paresse, qui est la maladie des jeunes gens du temps (1053 A ; 46, 6). Ceci ne conviendrait guère à un moine. Il est sûr qu'il peut s'agir d'un jeune homme baptisé par Grégoire. Mais le sens ordinaire n'est pas exclu. La lettre peut être datée. Il est question de Basile au passé (1049 B ; 44, 2). Nous sommes donc après 378. Grégoire y parle d'un voyage qu'il a fait, à Antioche où il a rencontré Libanios et à la suite duquel il a eu de gros ennuis (1048 A-B ; 42, 17-20). Ceci correspond, comme je l'ai montré¹⁶, à l'hiver 379-380, où Grégoire, après avoir assisté au synode d'Antioche, a de grandes difficultés. Ces deux lettres sont donc la première de 380 et la seconde du début de 381¹⁷.

Or, pour être envoyé à Antioche faire des études supérieures auprès de Libanios, il faut que Cynégios ait entre seize et vingt ans. Il ne paraît guère avoir plus, puisqu'il est présenté comme un débutant. Il faut donc qu'il soit né entre 360 et 364. La donnée serait trop fragile pour permettre à elle seule de rien conclure. Mais du moins elle s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit de l'époque à laquelle Grégoire a épousé

15. XLVI, 1000 C-1009 A ; PASQUALI, 1-10.

16. Chronologie des Sermons de saint Grégoire de Nysse, *Rev. Sc. Relig.*, 1955, pp. 352-353.

17. Le fait que le mot *ύίός* soit omis dans plusieurs manuscrits (Migne ne le donne pas ; Pasquali l'a rétabli) tendrait à prouver que les copistes l'entendaient bien au sens ordinaire et en ont été choqués.

Théosébie. Dès lors les circonstances de son mariage achèvent de s'éclairer. Grégoire a été élève de Basile durant le bref enseignement (ἐπ' ὀλίγον) que celui-ci a donné à Césarée de 355 à 357, à son retour d'Athènes (1049 A ; PASQUALI, 43, 16), mais ceci a suffi à l'enflammer d'amour pour la littérature (43, 21). En 359, Basile, qui s'est converti en 357, et vient de revenir de son voyage en Égypte et en Syrie de 358, se retire à Annési et essaie d'entraîner Grégoire (XXXII, 276 B), sans y réussir. C'est sans doute que celui-ci a d'autres projets en tête. Or ce qu'il a en tête, c'est Théosébie, qu'il épouse un peu plus tard. Le fait qu'il fût « lecteur » à l'Église de Césarée n'est pas un obstacle à cela¹⁸. Il garde donc cette charge. Mais il continue, à ses moments perdus, de se délecter de Libanios (1049 A ; 43, 19). Et finalement en 365, il embrasse la profession de rhéteur, en lâchant sa fonction de lecteur, à la grande indignation de Grégoire de Nazianze (XXXVII, 41 B-44 B)¹⁹.

Combien de temps a-t-il exercé cette profession ? Une seule chose est claire, c'est qu'il n'est plus question de lui jusqu'à ce qu'en 370 Basile lui demande d'écrire le *De Virginitate*. Peut-être à ce moment avait-il repris ses fonctions de lecteur. On peut dire, avec Godet, que « les vives représentations de ses amis le ramenèrent à l'état ecclésiastique²⁰ ». C'est du moins possible. Mais, ce qui est faux, c'est de continuer, avec le même auteur : « Il descendit de sa chaire et de là s'adonna, au sein du monastère fondé par Basile, à l'ascèse et à l'étude de la théologie²¹ ». C'est là confondre deux questions. En effet la reprise de ses fonctions de lecteur était compatible avec l'état de mariage où était Grégoire, tandis que l'entrée dans la vie monastique aurait exigé qu'il se sépare de sa femme, ce que rien ne nous permet de supposer. Tout au contraire le *De Virginitate*, nous l'avons vu en commençant, dit formellement le contraire.

Ceci nous permet de mieux distinguer les diverses périodes de la vie de Grégoire. Né vers 332, élevé d'abord à Annési, près de sa sœur Macrine, puis à partir de 348 environ poursuivant ses études à Césarée, il semble avoir été destiné à l'état ecclésiastique, ce qui explique qu'il n'ait pas fréquenté les grandes universités comme Basile. On se contentait, pour les jeunes lecteurs, d'assurer leur culture profane, dans les écoles locales²². Mais en 355, Basile, non encore baptisé, revient d'Athènes, brillant rhéteur, tout enivré de littérature. Il révèle Libanios à son jeune frère et ceci tourne la tête du jeune séminariste, comme il nous l'avoue. Aussi

18. Lecteur, *D A C L*, VIII, 2249.

19. La date de 365 est certaine, car la lettre de Grégoire de Nazianze ne peut être postérieure et que, par ailleurs, c'est seulement au début de cette année qu'a été rapportée la loi de Julien interdisant aux chrétiens l'enseignement (362).

20. Grégoire de Nysse, *D T C.*, VI, 1847.

21. *Id.*

22. MARROÛ, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, p. 430.

quand Basile, converti à la vie monastique par Macrine en 357, veut l'entraîner, il s'y refuse et se marie. Il continue cependant d'exercer le lectorat, comme c'était normal alors. Mais il est mordu par l'idéal sophistique. Nous sommes sous le règne de Julien (361-363) où le prestige de Libanius est à son zénith.

Aussi, en 365, Grégoire jette le froc aux orties et embrasse la carrière de rhéteur. Grégoire de Nazianze est formel là-dessus. Il enseigne effectivement, sans doute à Césarée, où son père et son frère avaient enseigné avant lui. Il ne renonce pas pour autant à sa foi. Grégoire de Nazianze nous le dit. Mais il veut réaliser l'idéal du rhéteur chrétien, tel que l'avait illustré son père et que nous le rencontrons chez un certain nombre de sophistes d'alors. En 365, au moment où Grégoire embrasse cette profession, elle connaît deux illustres chrétiens qui la représentent : Prohresios à Athènes et Marius Victorinus à Rome. Il n'y a aucune raison de penser que Grégoire n'ait pas exercé sa profession durant plusieurs années. Lorsque Basile lui commande le *De Virginitate* en 371, il s'adresse sans doute à lui comme à un sophiste en renom, en lui disant de mettre son talent au service d'un idéal, qu'il ne connaît que du dehors, comme il nous l'avoue lui-même.

En 372, Basile lui demande davantage. Il l'arrache à sa profession pour en faire un évêque. Grégoire avait-il renoncé à l'enseignement sophistique quelque temps auparavant, c'est possible, mais nous n'en savons rien. En tout cas, il le fait alors, bien à contre-cœur d'ailleurs. Il reste par ailleurs avec sa femme, comme nous l'avons montré. Ceci représente une troisième période, celle de sa carrière épiscopale. Celle-ci prendra toute son ampleur après la mort de Basile, le 1^{er} janvier 379. Sous Théodose, du moins tant que celui-ci restera à Constantinople, Grégoire est la plus haute personnalité de l'épiscopat oriental et l'orateur officiel de la cour de Constantinople.

En 385, il perd Théosébie. Désormais l'idéal monastique, dont il avait depuis quinze ans la nostalgie, lui est ouvert. Une dernière période s'ouvre, celle où il est évêque et moine. Pour des raisons diverses, son rôle dans les affaires de l'Église diminue alors. Sa tâche principale va être la direction spirituelle des communautés basiliennes. C'est là ce qui occupera les dix dernières années de sa vie. C'est également l'époque où il écrit la presque totalité de son œuvre spirituelle. C'est celle aussi de la découverte d'Origène par le monachisme. Grégoire se rattache à ce mouvement, en même temps qu'Evagre et que Didyme, que Jérôme et que Rufin. Mais il y porte une modération, qui lui évitera d'être englobé dans les attaques dont l'origénisme sera rapidement l'objet. Et il meurt en 395, ayant doté le monachisme basilien d'une admirable théologie mystique.

Jean DANIELOU,
Paris.